

Homo # 09

Homosexualité sidérurgiste

En 1997, dans un célèbre épisode de la série télévisée d'animation *Les Simpson*, Homer, craignant que son fils Bart soit tenté de devenir gay, l'emmène dans une aciérie rencontrer de « vrais » hommes. Surprise, dans l'usine, les ouvriers sont tous gays.¹

L'humour des Simpson ne reflète pas la réalité de l'aciérie dont nous allons parler.

Tant que l'identité ouvrière reste un facteur de cohésion au travail, comme ici dans Gary Works, elle laisse peu de place pour d'autres identités, sexuelle par exemple, même si l'évolution des formes de « communauté » au travail commence très lentement à changer la donne.

D'autre part, cette aciérie rappelle une caractéristique de la vie ouvrière un siècle plus tôt, quand la masculinité se définissait moins (pour un homme) par le fait d'avoir des rapports sexuels avec une femme, que de se conformer à un modèle de force et de virilité.

Gary Works

Dans l'État d'Indiana, à Gary, autrefois important centre sidérurgique, l'usine Gary Works, propriété de US Steel, n'est pas sortie indemne de la crise prolongée de ce secteur, dont le personnel ne cesse de décroître : 135.000 salariés aux États-Unis en 2000, 87.000 en 2015, année où US Steel a licencié un quart de son personnel non-syndiqué. Longtemps la plus grande aciérie du monde, Gary Works et ses annexes employaient 30.000 personnes en 1970, 6.000 vingt ans après, et chaque année apporte son lot de nouveaux chômeurs. Construite sur l'acier, la ville dont cette usine reste le principal employeur a déperissé avec Gary Works, sa population tombant de 170.000 en 1960 à 80.000 maintenant.²

De même que l'opinion croit à la disparition des ouvriers en général, beaucoup d'habitants de la région n'imaginent pas qu'il y reste des sidérurgistes. Mais c'est surtout l'échec de leurs luttes qui les rend socialement invisibles et dégrade leur propre image. Malgré une paie supérieure à d'autres secteurs (à condition de multiplier les heures supplémentaires, et au prix d'une

espérance de vie de dix ans inférieure à la moyenne), devenir sidérurgiste n'est plus une promotion sociale. Entre 2009 et 2011, Anne Balay a réalisé des entretiens avec 20 gays et 20 lesbiennes de Gary Works. L'éventail des âges - de 19 ans à la soixantaine - leur permet de décrire autant un passé déjà ancien que la réalité contemporaine.³

Masculinité mâle

L'image du sidérurgiste américain a longtemps été celle d'un ouvrier blanc et mâle. Après 1974, contrainte légalement de promouvoir l'égalité dans l'emploi, la sidérurgie américaine avait embauché des femmes et des Noirs (ceux-ci employés aux tâches les plus pénibles), souvent licenciés quelques années plus tard, en raison de la crise qui dès cette époque frappe le secteur. Il subsiste très peu de femmes (1 % aujourd'hui) et d'Afro-Américains parmi les sidérurgistes, l'acier redevenant un métier « d'homme », mais d'hommes de moins en moins nombreux, subissant une perte d'identité par le travail qui s'avère ici être aussi l'identité masculine.

1 *La Phobie d'Homer*, saison 8 (1997), épisode 15, qui avait failli être censuré par les producteurs : <https://www.youtube.com/watch?v=-uOBveFKdGs>

2 La majorité des habitants sont Afro-Américains : 55 % en 1970, 85 % en 2015. En 1968, Gary fut la première ville étasunienne de plus de 100.000 habitants à élire un maire noir.

3 Voir la bibliographie : sauf indication contraire, les citations sont extraites de ce livre. Les 20 hommes comptaient un seul Noir ; parmi les 20 femmes, 2 étaient noires, 3 hispaniques et 1 asiatique. Quant au vocabulaire, les personnes interrogées employaient de préférence le mot *gay*, les femmes s'appelant *gay women*. Nous reviendrons à la fin de cette série sur la question du vocabulaire.

Dans le même temps, le caractère dangereux de ce travail (plus que d'autres cause d'accidents, de mutilations et de morts), la résistance anti-patronale, la coopération formelle et informelle nécessaire au fonctionnement de l'équipe, tous ces facteurs poussent à une cohésion, une solidarité, que renforcent les temps morts spécifiques à ce type de production. Les tâches sont très dures mais ménagent des pauses durant lesquelles discuter fait partie d'un rituel. Ainsi se crée ce qu'Anne Balay appelle une *camaraderie* contrainte, où il est d'autant plus difficile pour un gay ou une lesbienne de parler de soi qu'il ou elle mène une vie privée très différente des autres.

Cette camaraderie réunit un groupe restreint : Athena dit ne connaître vraiment que les 36 membres de son équipe, avec qui elle fréquente des bars, des clubs de strip-tease et assiste à des compétitions sportives, sans y amener sa partenaire. « *L'usine produit de la masculinité autant qu'elle produit de l'acier, et toute personne qui s'y conforme reçoit et transmet ce message* », qui souvent prend la forme d'une pornographie très présente dans les blagues et les vidéos regardées sur ordinateur pendant les repas. Dans ces conditions, « *l'homophobie est [...] un élément fédérateur. Sur le lieu de travail, l'homophobie peut être la seule chose sur laquelle les gens soient d'accord.* »⁴

Aussi faut-il éviter de sortir des normes, d'être « efféminé » pour un gay, ou trop « masculine » pour une lesbienne. La plupart des personnes interrogées croyaient d'ailleurs être le seul gay de l'usine.

« Jeux » sexuels

« *Les ouvriers du bâtiment ouvertement gays sont extrêmement rares, mais il y a souvent du vrai dans le vieux cliché selon lequel le gars à l'homophobie la plus véhémente serait un homosexuel refoulé.* »⁵

Une étude australienne citée dans l'ouvrage conclut à « *un continuum d'expérience homo-érotique chez les travailleurs masculins* », mais « *cette expérience est passée sous silence* » et « *l'expression publique du groupe* » est non seulement « *hétérosexuelle* » mais « *fortement homophobe.* »

A Gary Works aussi, les gays sont amenés à vivre dans un homo-érotisme ambiant inavoué mais manifeste dans des attouchements, des jeux de main, des simulacres de gestes qui seraient ailleurs qualifiés de

« déplacés », aux douches notamment, composant une sexualisation du quotidien d'ailleurs parfaitement compatible avec le rejet des gays.

Nate, ouvrier déjà âgé, décrit l'usine comme « *un paradis pour les gays* » à condition de ne pas en parler. « *C'était mon premier jour [...] j'avais 20 ans [...] je me lavais la figure et d'un seul coup... je me retrouve avec deux mains sur les parties génitales et deux mains sur le visage. Les deux mains sur le visage, c'étaient les miennes... J'ai fait comprendre au monsieur qui avait envie de m'aider à prendre une douche que j'allais lui casser le bras et lui mettre dans le cul, il a simplement rigolé, tout le monde riait, et ça a été mon initiation dans l'aciérie. [...] pas mal de gars n'avaient rien contre ce genre de truc. [...] Il y avait beaucoup de désir de pénis. Deux ou trois types en avaient d'assez développés, et ça ne les gênait pas de laisser les autres regarder et/ou toucher.* » L'autrice commente : « *Ce qu'il a trouvé en pratique correspondait mieux à son identité de gay, tout en étant profondément hostile à la reconnaissance du désir homosexuel.* »

Andy décrit comment un échange de regards pendant le travail aboutit à une fellation dans les toilettes, puis chacun retourne à sa tâche. Scott rapporte les relations sexuelles orales de plusieurs membres de l'équipe avec un gay avéré. Fred a eu deux « habitués », et en a un au moment de l'enquête. Quand il change d'atelier, un de ses nouveaux collègues lui demande : « *C'est vrai que tu es gay ?* », avant d'entamer un rapport sexuel oral avec lui. Il explique que dans son ancien atelier, l'équipe avait surnommé un ouvrier « *N° 7* », « *parce qu'il allait être mon 7e. Ce qui était vrai. J'avais déjà eu des rapports avec six gars dans l'atelier, je ne sais pas comment ça se savait* »

En bref, « *tous les sidérurgistes mâles décrivent des échanges sexuels grivois et agressifs entre hommes pendant le travail* ». Il arrive même que ces pratiques, généralement plus orales et masturbatoires qu'anales, connaissent un prolongement au domicile, en l'absence de l'épouse et des enfants.

On est pourtant loin du « paradis » sur lequel plaisantait Nate. Les rôles respectent le modèle traditionnel : « *Participer à des comportements sexuels de même sexe ne demande pas de s'identifier comme gay, ni ne crée une acceptation des gays ou des choix des gays. [...] L'aciérie est un lieu où des hommes peuvent recevoir et donner du sexe oral sans se sentir eux-mêmes homosexuels.* » Si la pratique est répandue, l'étiquette serait infamante :

4 *Out At Work...*: voir la bibliographie.

5 *The Housing Monster*: voir notre bibliographie.

« la sexualité que l'on pourrait décrire comme gay est à la fois courante et condamnée ». Bernard, ouvrier noir d'environ 60 ans, ne se dit pas gay auprès de ses camarades de travail, sait qu'ils sont au courant, mais ne confirme ni ne dément.

Dans cette homosexualité sans « gays », certains doivent cacher qu'ils sont ce que les autres refusent d'être. Les gays sont forcés à une double vie, à une auto-négation, et le gay déclaré ou dénoncé s'expose au harcèlement et à la violence, d'autant qu'en raison de la crise, Gary Works comprend maintenant d'immenses bâtiments vides et de lieux déserts propices aux agressions. Par prudence, dans le livre, tous les prénoms des gays et lesbiennes interrogés ont été modifiés.⁶

Par ailleurs, les interlocuteurs homosexuels d'Anne Balay se sentent loin des gays tels que les présentent les médias. Dans le cas de Dave, « son rejet du mode de vie stéréotypé des gays urbains a plus à voir avec la classe et le privilège qu'avec la féminité. »

En réalité, les prolétaires de l'industrie et du tertiaire composant la majorité de la population active, c'est parmi eux que se trouvent la majorité de ceux qui pratiquent une sexualité homosexuelle, non dans les classes moyennes et supérieures, journalistes, universitaires, artistes, communicants ou politiciens, statistiquement beaucoup moins nombreux. L'image pourtant a la vie longue. Il est significatif que *Queer As Folk*, première série télévisée centrée sur des gays, diffusée entre 2000 et 2005, se déroule dans un milieu reflétant les professions et activités supposées typiques d'un univers gay : dragueur à partenaires multiples, acteur porno, écrivain, publicitaire, créateur de *comics*... On est loin de Gary.

Lesbienne, butch, trans & masculinité féminine

Pour Anne Balay, les femmes « cols bleus » font un travail qui les met davantage à égalité avec les hommes que celles exerçant des emplois de bureau, et donc leur donne plus de moyens de se défendre. Les ouvrières d'usine se laissent moins enfermer dans une position de victime que les salariées du tertiaire, et répondent

aux hommes par une attitude et un langage directs qu'ils sont mieux à même d'accepter.

Dans le livre, le chapitre « Masculinité féminine dans l'aciérie » en précède un autre intitulé « Masculinité mâle dans l'aciérie » : le critère dominant des relations à l'intérieur de Gary Works, c'est en effet la masculinité, et il s'applique aussi aux femmes.

« Masculin est un de ces termes qu'il est impossible de définir autrement que par leur contraire. Est masculin ce que l'ici et maintenant où vous vivez définit comme non féminin. »

Déjà, dans une aciérie, les ouvrières se trouvent moins en infériorité face à leurs collègues masculins, parce qu'elles partagent avec eux la dureté du travail physique. La lesbienne, elle, doit se débrouiller dans la vie de manière plus autonome que les autres femmes. Cela est plus vrai encore des lesbiennes issues de minorités raciales, habituées à faire face à la discrimination et donc mieux armées pour riposter à un harcèlement dans l'usine comme dans la société.

Comme l'explique le paragraphe « Le Plaisir d'être butch », le travail à Gary Works, si éprouvant soit-il, répond au choix par certaines butchs d'un métier qui « donne la possibilité d'exprimer pleinement leur masculinité, et d'être payées pour cela au lieu d'en pâtir ». ⁷

Il est donc moins difficile dans l'aciérie d'être lesbienne que gay.

Mais difficile quand même, comme l'illustre le cas d'Alice Puerala (1928-1986). Militante syndicale, des droits civiques et de l'égalité dans le travail, première femme élue à la direction de la section locale de l'United Steelworkers en 1979, Alice taisait une bisexualité restée à peu près inconnue de ses collègues de travail et de ses camarades dans le syndicat. Les premiers temps, elle ne cachait pas sa vie personnelle, mais elle a cessé d'en parler à mesure qu'elle devenait une figure publique.

L'existence paradoxale d'une masculinité féminine ne supprime pas la discrimination à l'égard des femmes, ni ne suffit à faire accepter des sexualités différentes.

Wanda, Noire, *butch* et d'allure masculine, a subi au début des gestes agressifs de la part d'ouvriers qui ne savaient pas où la classer : était-elle « homme » ou « femme » ? En 1967, Elise a d'abord travaillé à Gary Works en tant qu'homme : quand en 1994 elle y revenue en femme, l'hostilité contre sa transsexualité

6 Un lecteur a écrit à Anne Balay : « Sidérurgiste pendant trente-trois ans, j'ignorais le genre d'agression que doivent subir les travailleurs LGBT – pourtant J'AURAIS DÛ le savoir. »

7 Sur « butch » et « fem », voir notre chapitre précédent : <https://ddt21.noblogs.org/?>

a été si violente que l'entreprise l'a fait protéger par un garde du corps. C'est la sortie explicite et assumée des normes binaires qui suscite agressivité et répulsion. Montrer des formes de masculinité tout en restant femme ne garantit pas contre les agressions, verbales ou physiques, ni n'empêche les menaces fréquentes de viol qui, même sans passage à l'acte, font vivre dans la peur. Sur ce point, concrètement, peu a changé en trente ans.

Communauté de travail et division

« Dans un lieu de travail construit autour de la création d'une communauté, ne serait-ce que par le partage d'insultes et de plaisanteries, Gail [âgée d'une soixantaine d'années] se crée un espace protégé en restant évasive et en se comportant « comme l'un des gars » ».

Résultat d'une activité collective (et forcée, salariat n'étant pas synonyme de loisir) et d'une proximité obligée, cette communauté permet une entraide, une protection mutuelle, souvent une résistance et parfois une lutte anti-patronale, mais elle se construit aussi contre « l'autre », un autre aux visages fort divers, et pas uniquement celui du patron. Le travail en usine n'est pas le seul cas de solidarité susceptible de produire un *esprit de corps* qui met à part ou rejette l'élément étranger au groupe dominant (ici mâle et blanc), par exemple les femmes, les *People Of Colour*, les minorités sexuelles, avec une discrimination pire vis-à-vis des gays que des femmes.

La communauté de travail (qui ne coïncide pas avec l'organisation du travail par le management, mais est en rapport et en conflit avec elle) suppose le partage de l'expérience d'un *nous* face à un *eux*, et de comportements qui ne peuvent pas échapper au machisme et au sexisme dominants dans la société. La forte proportion de femmes en usine n'y changeait pas grand-chose tant que le travail était ségrégué selon le sexe, ce qui reste fréquemment le cas, et pas seulement dans la sidérurgie ou le bâtiment (lequel emploie très peu de femmes, et presque aucune comme conductrice de gros engins). La séparation entre « métiers d'homme » et « métiers de femme » demeure plus forte qu'on l'imagine.⁸

Le sexisme n'est pas une création du capitalisme, mais (comme le racisme à sa façon) il lui sert à renforcer la division entre prolétaires. Si machisme et virilisme ne sont pas intrinsèquement indispensables à la domination masculine, ils en font encore aujourd'hui partie et alimentent le mépris du « pédé », présent par exemple dans les manifs où le patron ou le politicien se font traiter d'*enculé*.

Pour se défendre, le *nous* des travailleurs est conduit à faire bloc contre un *eux* des exploités, des patrons, des bourgeois, mais il lui arrive aussi de s'unir contre des concurrents sur le marché du travail, réels ou supposés. Le bloc des *nous* peut alors être régional, ou national, ou masculin, ou blanc, ou une combinaison de ces catégories, contre des femmes, ou des étrangers, ou des Noirs, accusés de briser la grève ou de voler des emplois que ce *nous* voudrait se voir réserver. « Tous ensemble », bon mot d'ordre certes, mais que met-on dans cet ensemble ? La force d'un mouvement se mesure à sa capacité à dépasser les particularismes. Or, comme il n'y aura jamais assez de travail pour tout le monde (au mieux, des emplois partiels et mal payés pour un grand nombre), la communauté de travailleurs qui se limitera à être celle « du travail » et des « au travail » ne réunira qu'une partie des prolétaires et ne créera que la solidarité d'un groupe aux dépens d'autres. Les salariés ne surmonteront leur division qu'en se débarrassant du salariat.

Coalition arc-en-ciel ?

Dans les métiers où existe une forte mixité des sexes, où la salariée et le salarié travaillent côte à côte, ils peuvent aussi réagir côte à côte, et il est possible à la solidarité et à la communauté de lutte de ne plus s'enfermer sur des thèmes et des postures « sexués » qui privilégient l'homme sur la femme et le « vrai » homme (celui qui baise les femmes) sur le « faux » (l'homo).

Ce n'est pas le cas dans la sidérurgie, qui aux États-Unis n'emploie quasiment pas de femmes (et très peu de personnes issues de minorités raciales). L'acceptation (relative) de l'homosexualité dans la société n'a donc pas son correspondant dans les aciéries. Ce n'est pas un hasard si l'United Steelworkers (qui détient le monopole de la représentation syndicale) s'inté-

8 Proportion de femmes dans la population active selon les professions en Australie, au Canada, au Japon et aux États-Unis en 2015 :

<http://www.catalyst.org/knowledge/women-male-dominated-industries-and-occupations>

Statistiques plus détaillées pour les États-Unis en 2016 : <https://www.bls.gov/cps/cpsaat18.htm>

resse si peu au sujet. En 2010, parmi les centaines de personnes employées au siège de l'USW, on ne connaissait aucun gay déclaré. L'USW a pour priorité de défendre les emplois et d'améliorer les conditions de salaire et de travail, non de protéger les gays.

S'agissant des femmes, pourtant rares dans la sidérurgie, il y a longtemps que l'USW les met en avant et, l'exemple de Puerala le montre, leur accorde des responsabilités. Sa propagande détourne l'affiche de 1943 où l'on faisait dire à une ouvrière musclée - surnommée Rosie la Riveteuse - « *We Can Do It !* » : carte syndicale en main, la Rosie contemporaine déclare : « *Montrez votre fierté syndicale* ». Le 8 mars, lors de la Journée Internationale des Femmes, des ouvrières de l'acier défilent à Pittsburg, à la fois comme salariées et comme femmes, portant des bandanas « Rosie la Riveteuse ».

Mais si l'USW fait sienne la lutte pour l'égalité salariale entre homme et femme, il reste indifférent à la question des minorités sexuelles.

Il est inévitable que le syndicalisme défende en priorité les mieux à même de s'organiser, donc au départ les plus qualifiés, hommes, blancs, *Native Americans* aux États-Unis, et autrefois en Angleterre plus les Anglais que les Irlandais. La situation ne change que lorsqu'une catégorie, jusque-là peu nombreuse, ou socialement faible, ou « invisible », commence à acquérir de l'influence. Là où les salariés « gays » ou « LGBT » manifestent une force réelle, l'intérêt du syndicat est d'en tenir compte. Mais les exemples – comme à Disney – sont encore rares, et la sidérurgie reste jusqu'ici étrangère aux tentatives de *Gay-Labor Alliance* qui se développent dans d'autres secteurs.⁹

Il est d'ailleurs permis de douter de leur efficacité. Des alliés sont aussi de possibles rivaux, et l'histoire est fertile en retournements. Au XX^e siècle, les « alliances de classe » n'ont pas réussi à la classe ouvrière. Si elle existait, une « communauté gay » ne saurait être que trans-classiste, c'est-à-dire indifférente aux antagonismes d'intérêts qui opposent les classes. Contrairement aux syndicats qui sont des organisations du travail, une telle communauté traverserait tous les milieux sociaux, et inclurait le bourgeois comme le prolétaire, la policière comme la voleuse. Si mon patron est gay et mon collègue de travail homophobe, de qui serai-je solidaire ? Et pour quelle action ? Chez les sidérurgistes, en tout cas, une communauté existe déjà, très prégnante (pour le bien et le pire), et il n'y a pas de raison qu'en émerge une autre.

Dans la petite bulle (rétro)

Tout en exposant le harcèlement qu'ils subissent, les hommes et femmes gays de Gary Works expliquent qu'il peut être pire à l'extérieur, y compris en famille : Isabel affirme même que le lieu de travail lui permet une « *petite bulle* » de relative liberté. Comme on l'a vu, une « *féminité masculine* » s'avère parfois dans l'usine plus un atout qu'un handicap. Wanda, d'allure volontairement très masculine, se sent davantage jugée par ses collègues femmes syndicalistes du *Women Of Steel Committee* où elle a des responsabilités. Elle est plus à l'aise dans un univers masculin, alors que dans un monde de femmes, dit-elle, l'acceptation (toute relative) diminue ou disparaît. En pleine rue, une femme habillée en homme attire plus les regards qu'au sein de l'usine.

Cela ne fait pas de l'aciérie un espace de liberté. Toutes les lesbiennes de Gary Works ne ressemblent pas à Wanda. Gail, vivant en couple avec une autre ouvrière de l'usine, dit que ses collègues de travail connaissent son orientation sexuelle mais n'en parlent pas. Si acceptation il y a, elle rime le plus souvent avec mutisme.

Au-delà des cas particuliers, ce que montre cette usine, c'est la difficulté persistante à vivre une sexualité différente, mais aussi la perpétuation en ce milieu particulier d'un mode de comportement largement disparu du reste de la société.

En ce début de XXI^e siècle, avoir ou vouloir des relations avec des personnes de même sexe, c'est être « gay ». Il y a un siècle, à New York par exemple, le fait pour un homme d'entretenir des rapports sexuels réguliers avec d'autres hommes n'empêchait pas d'être classé comme « normal », car la norme n'était pas uniquement ou obligatoirement de faire l'amour avec une femme, mais d'abord de *se conduire en homme* viril et fort. La binarité homo/hétéro qui domine aujourd'hui était alors secondaire. Cette reconnaissance et cette tolérance de relations sexuelles entre hommes (doublées de l'obligation d'une allure et d'un comportement « masculins ») ont persisté beaucoup plus longtemps parmi les ouvriers que chez les classes moyennes, avant de s'effacer dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Sauf en des lieux comme Gary Works, dont en ce sens les sidérurgistes pratiquent des mœurs ailleurs révolues.

Avec une différence cependant. Prudence ou auto-cen-

⁹ La fin de cette série reviendra sur le sujet.

sure, aucun ouvrier se disant « normal » (*straight* en anglais contemporain) ne fait jamais allusion aux pratiques homosexuelles dans l'usine, auxquelles pourtant un certain nombre d'entre eux participent, et que les autres peuvent difficilement ignorer. Et si l'on aborde le sujet, ils sont « horrifiés », ce qui est logique, car aujourd'hui ce comportement ferait qualifier de gay, ce que très peu d'entre eux accepteraient.

Et qu'en est-il ailleurs, dans la sidérurgie chinoise par exemple, qui produit aujourd'hui près de 50 % de l'acier mondial, comparé à moins de 5 % pour les États-Unis ?

G.D., mai 2017.

Lectures

Anne Balay, *Steel Closets. Voices of Gay, Lesbian, & Transgender Steelworkers*, University of North Carolina Press, 2014. Mécanicienne dans un garage pendant six ans, un temps conductrice de poids lourds, cette sociologue se définit comme lesbienne et activiste LGBT. Son enquête lui a valu des menaces de morts.

Anne Balay parle de son livre :

<http://nomorepotlucks.org/site/in-conversation-with-anne-balay-author-of-steel-closets-andrea-zeffiro/>

Steve Mc Shane, *The Magic City of Steel*, 2010 :

<http://webapp1.dlib.indiana.edu/ussteel/context/essay.jsp>

Dorothy Allison, « Passive », extrait de *Peau* (Editions Cambourakis, 2015 ; première publication, 1994) :

<https://infokiosques.net/spip.php?article566>

Et « Une question de classe » :

<https://infokiosques.net/spip.php?article1160>

Classe et « genre » se croisent ici :

« *Mon identité sexuelle est intimement façonnée par ma classe sociale et ma région d'origine, et la haine dirigée contre mes préférences sexuelles est pour une bonne part dirigée contre mon milieu social [...]* »

Entretien avec Amber Hollibaugh, qui se définit comme « *activiste lesbienne et fem* » :

<http://www.smith.edu/libraries/libs/ssc/vof/transcripts/Hollibaugh.pdf>

Sur Alice Puerala, une biographie (très partielle : le journaliste décrit sa vie d'ouvrière et de militante puis dirigeante syndicale, prend le temps de nous dire qu'elle jouait au poker, mais ne dit mot de son lesbianisme) :

<http://www.dailykos.com/story/2012/2/8/1058372/-Alice-Puerala-A-Woman-Of-Steel>

Les biographes militants de gauche ou gauchistes font preuve de la même discrétion.

The Housing Monster, 2012 :

<http://prole.info/thm.html>

Kitty Krupat & Patrick McCreery (Ed.), *Out At Work. Building A Gay-Labor Alliance*, Université du Minnesota, 2001.

L'homophobie en milieu ouvrier semble être un thème universitaire de prédilection. On en lira ici un large échantillon :

Working Class Masculinity : Keeping Gay Men & Lesbians Out of the Workplace, 2007 :

<http://www2.luc.edu/media/lucedu/sociology/pdfs/Embrick%20et%20al%202007.pdf>

Dans l'entretien indiqué plus haut, Amber Hollibaugh rappelle que l'homophobie est très souvent dénoncée chez le camionneur, où elle est visible, rarement chez l'avocat, qui la pratique de façon plus subtile. « Prolophobie » ?